

1^{re} Année. - N° 6.

Le numéro : 25 centimes

26 Novembre 1914.

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

PIGEON VOLE !

Édité par
Le Matin
Le Journal du Peuple
Paris

DANS LA SOMME



Après trois mois de guerre, il est intéressant de constater les transformations qu'a subies la tenue des hommes. Voici quelques zouaves : comparez leurs culottes, leurs vestes, leurs guêtres. Ces admirables soldats diffèrent les uns des autres et, seul, le sergent est, à peu près, en tenue.



Pourquoi ne pas aller un peu à l'église, quand l'ennemi vous en laisse le loisir ? Il y a tant de souvenirs, pour chacun de ces hommes faits, dans le vieux monument où ils sont venus se recueillir et prier ! Et les tombes que l'on côtoie donnent à penser, aussi...



LE PAYS DE FRANCE



2, 4, 6, Bd Poissonnière, Paris
TÉLÉPHONE GUTENBERG 3-04, 3-05, 3-06

JOURNAL ILLUSTRÉ HEBDOMADAIRE
édité par *Le Matin*

Le N° : 0 fr. 25

Abonnement . . . 15 francs par an
Etranger . . . 20 " "

UN CONTE DE FÉES

PL était une fois... Il y avait encore au mois de mai passé, une jeune fille de belle taille et de joli visage qui régnait quasi souverainement sur un très beau pays.

Ce pays n'était pas d'une grande étendue : mais, riche en montagnes pittoresques, en prairies fertiles, en beaux domaines, en châteaux historiques et en mines de toutes sortes ; il faisait cependant l'envie de l'un au moins des puissants d'alentour. Enclavé, ou plutôt serti entre les extrémités des territoires voisins, comme une perle entre les griffes d'une bague, le grand-duché de Luxembourg florissait, enchassé par la Belgique, l'Allemagne et la France.

La grande-duchesse a vingt ans. L'infortune des siens l'a fait assoir sur un trône à l'âge où d'autres joies, sans doute, l'auraient tentée. Il ne manquait pas, dans les familles nobles de son pays ou des pays d'alentour, de princes charmants qui auraient pu aspirer à sa main et que naïvement, joyeusement même, elle eût pu agréer ; mais la puissance a ses revers, les diadèmes ont leurs larmes : il faut se garder, quand on règne, de donner son cœur à qui n'aspire qu'à dominer, et quiconque a charge d'âmes doit renoncer à la plus douce des libertés.

La princesse Marie de Nassau, devenue grande-duchesse, il y a deux ans, s'appliqua seulement à gouverner ses Etats. Elle sut les représenter avec dignité au sein des cours étrangères où, dès les premiers temps, elle se rendit en visite ; elle n'eut pas de peine à conquérir l'affection de ses compatriotes, qu'à peine osait-elle nommer ses sujets, tant elle se considérait comme étant de leur famille à tous. Et les jours passaient dans le doux labeur qui emporte les peuples heureux vers des destinées simples et claires.

Mais un méchant génie veillait.

Tandis que la princesse, accueillante et loyale, faisait à tous ses voisins la même réception ; tandis qu'elle accordait les mêmes honneurs aux ministres des différentes nations accrédités auprès d'elle, un d'entre eux, l'Allemand, connaissant à merveille les sentiments et les ambitions de son maître, poursuivait dans l'ombre les plus viles manœuvres. Il favorisait le patient escamotage des chemins de fer et des usines du pays par les sujets du kaiser. Il installait sur tous les points stratégiques de véritables postes d'observation, parfois même de véritables forteresses déguisées en manufactures innocentes... Aux portes du grand-duché, dans la Prusse rhénane, se montait, en même temps, un camp formidable, assez étendu pour contenir plusieurs corps d'armée, assez puissamment desservi par des lignes ferrées pour constituer, en quelque sorte, la gare centrale de toutes les lignes d'invasion de la Belgique, du Luxembourg et de la France.

Marie de Nassau, pour résister à ce lâche conspirateur et aux millions d'hommes qu'un empereur félon pouvait lancer contre elle, possédait une compagnie de gendarmes, comptant 3 officiers et 155 soldats, répartis sur 34 stations, et une compagnie de volontaires de 6 officiers et 240 hommes, plus 39 musiciens...

C'est dans ces conditions, c'est avec ces moyens de défense que, il y a cent seize jours, la grande-duchesse apprit, un beau matin, que l'armée allemande envahissait glorieusement ses domaines...

Alors, il passa, dans l'âme juvénile et charmante de cette souveraine, une de ces flammes héroïques dont la postérité a les yeux éblouis. Emule ingénue et admirable de cet Albert de Belgique dont le royaume, injurié pareillement, à la même heure, allait voir le même courage et la même fierté enfanter la même gloire, Marie de Nassau, seule et sans armes, se fit porter en voiture sur la grande route où venaient les envahisseurs. Silencieuse et hautaine, elle regarda droit aux yeux le chef de la bande germanique, et attendit son salut.

Elle fut honorée de sa brutalité.



Grossièrement, ce soudard insulta cette vierge. Il la repoussa, lui ordonna de céder le passage et, souveraine en sortant de son palais, elle y rentra prisonnière.

L'Allemagne, dès le début de la campagne, pouvait inscrire cette victoire sur ses drapeaux : Une jeune fille battue par une armée !

Ce n'était pas assez. Le pays envahi, la capitale prise, les services publics confisqués, les chemins de fer uniquement réservés au transport des troupes allemandes qui, sous les ordres du hideux kronprinz, vont assaillir et bombardier Longwy, la princesse Marie, enfermée chez elle, plus encore par sa volonté que par la force du « vainqueur », refuse de se soumettre et d'honorer de sa signature le moindre chiffon de papier, présenté par la main de l'empereur.

Alors, Guillaume, de plus en plus semblable, dans sa lâche fureur, aux misérables génies qu'inventa l'imagination des conteurs, enferme cette loyale et courageuse enfant, comme une captive de guerre, dans un château prêté par son immonde complice, le roi de Bavière.

Elle ne s'incline pas encore. Elle dédaigne plus que jamais de consacrer, par son consentement, les faits accomplis, de mentir à sa conscience et d'accepter, elle qui veut garder un blason sans tache et un peuple sans chaînes, de faire partie de cet empire allemand dont tous les chefs se conduisent comme des bandits, dont les officiers sont des voleurs et les soldats des assassins.

Que fait le kaiser ? N'ayant pu la soumettre par la force, il essaie maintenant de la douceur et de la flatterie.

Pire contrainte : elle doit subir ses sourires !

Suprême honte : il ose lui décerner une de ses décorations et l'invite à porter sur sa virginal poitrine un ordre de « chevalerie » allemand !

Mais il y a des âmes de fer, parfois, dans les corps les plus gracieux. Marie de Nassau repousse les croix qu'on lui offre et refuse les signatures qu'on lui demande. Rien ne peut la contraindre ; rien ne sait la dompter. Si elle subit l'occupation de son pays par cette armée qui l'a recouverte tout à coup comme une vermine, du moins elle ne s'abaissera jamais jusqu'à reconnaître le fait accompli.

Elle réserve sa liberté.

Elle s'oppose.

Et pendant que cette héroïne, qui n'a même pas de témoins de sa vaillance, résiste ainsi, pendant plus de trois mois, aux insultes, aux violences, aux hypocrites hommages, aux injures furieuses, à la captivité,... à la liberté même, son peuple entier, devinant sa torture, épousant sa querelle et suivant son exemple, refuse aux Allemands ce qu'elle refuse à leur maître : leur soumission.

Alors, Guillaume cède. Il la laisse, lui qui prétend vaincre à la fois la France, la Grande-Bretagne et la Russie, il la laisse remonter sur le trône d'où il l'a arrachée.

Elle reprend les rênes du gouvernement. Certes, elle ne peut empêcher l'Allemand de traverser son territoire ; mais elle ne le connaîtra pas, elle ne le verra même pas : elle l'ignorera.

Noble et généreuse jeune fille ! A peine a-t-elle encore le droit de vivre, et cependant elle tient tête à l'ennemi qui est son maître.

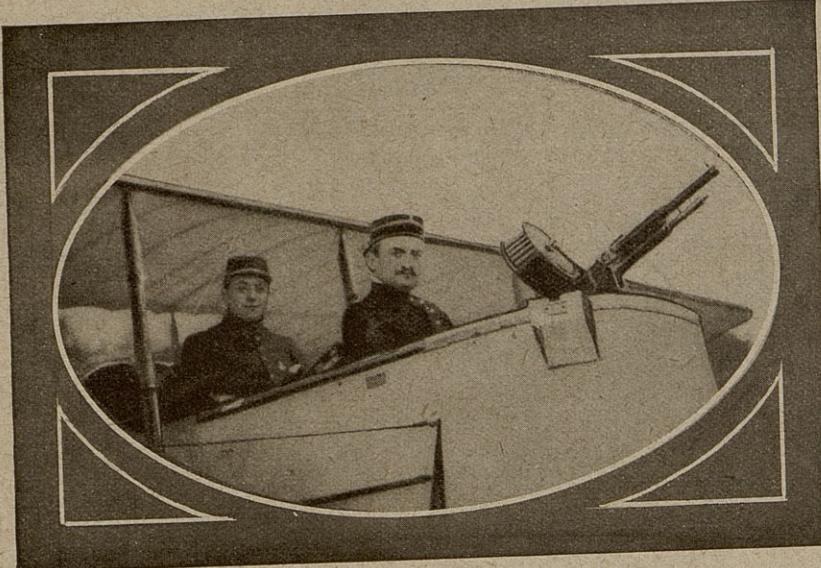
Elle atteste devant tous la souveraineté du droit contre la force et ne craint pas d'affirmer sa neutralité devant les rétrécis qui la somment de prendre leur parti !

Elle aura plus tard, quand la victoire, déployant ses ailes d'or, viendra glorifier le drapeau des alliés, — elle aura le salut respectueux et l'acclamation enthousiaste des peuples.

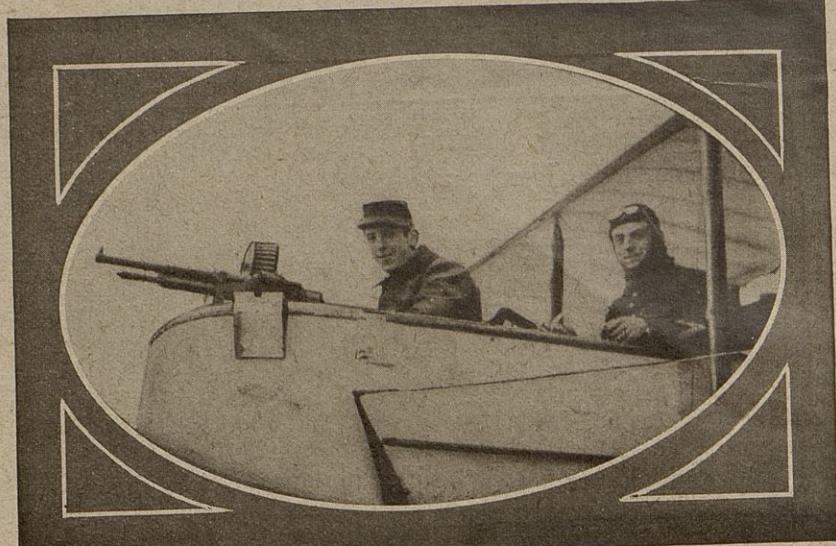
Et l'on dira :

Il était une fois...

AU CAMP D'AVIATION DE....



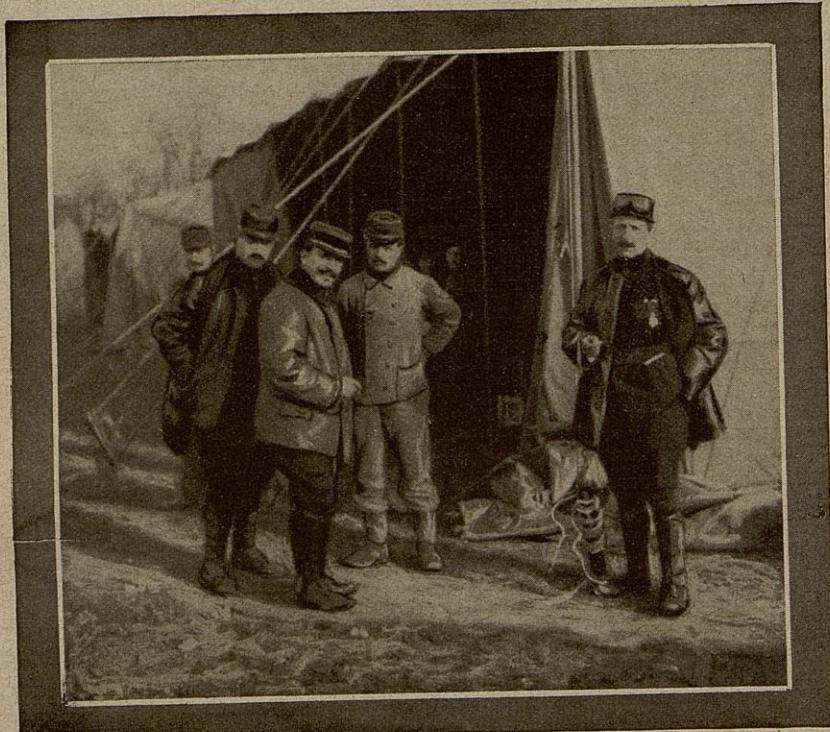
Le sergent Stribick, pilote, et le lieutenant Viot, observateur, à bord d'un biplan « Voisin » du modèle militaire.



Le sergent Stribick, pilote, et le sapeur David, mécanicien mitrailleur, les deux héros de la chasse au « Taube », récemment décorés.



Voici, dans la Somme, une station d'escadrille d'aéroplanes. Par un contraste saisissant, c'est au milieu des travaux de la paix que les mécaniciens et les pilotes y travaillent. Tandis que les femmes des cultivateurs arrachent les betteraves, on entend le ronflement des moteurs et l'on assiste aux envols des appareils.



M. Léon Barthou, frère de l'ancien président du conseil, et pilote aviateur, devant ses deux mécaniciens.



Les mécaniciens procèdent à la revision des moteurs, sur un banc d'œuvre improvisé, en plein air.

CHEZ NOS TIRAILLEURS



Dans la ferme où ils sont cantonnés, nos tirailleurs algériens sont en contemplation devant l'abreuvoir. Que d'eau ! Que d'eau !



Dans une cour de la même ferme, le désordre pittoresque des sacs et de tout le fourbi qui, tout à l'heure, sera fixé sur les épaules.



D'autres procèdent à leur toilette ou préparent la cuisine, dans le petit bois où ils ont campé. Leurs figures brunes et hardies, leurs vestes bleues, leurs chéchias mettent des notes vives dans ces bois gris et légers de l'automne français.



Les uns activent le feu sous le café qui sera fait à la « maure », même dans ce coin de province picarde.



Les autres semblent chercher au milieu de ces « clos » qui borment leur horizon, quelque aspect des choses qui leur rappelle l'Afrique.

EN ALSACE

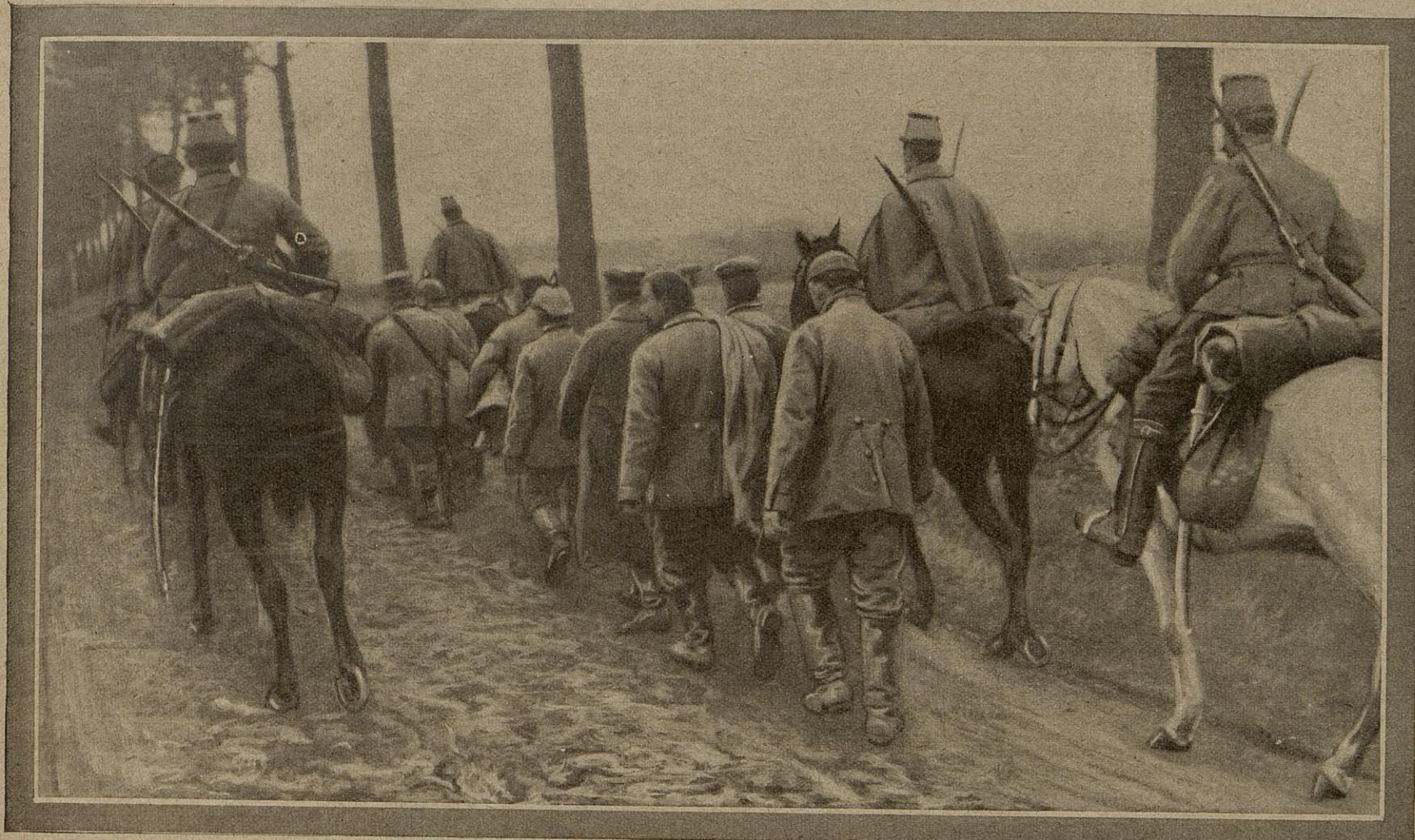


Sur une route de la Haute-Alsace, près de Dannemarie, un officier français indique à deux parlementaires allemands quelle route ils doivent prendre, leur mission accomplie, pour éviter les coups de feu.

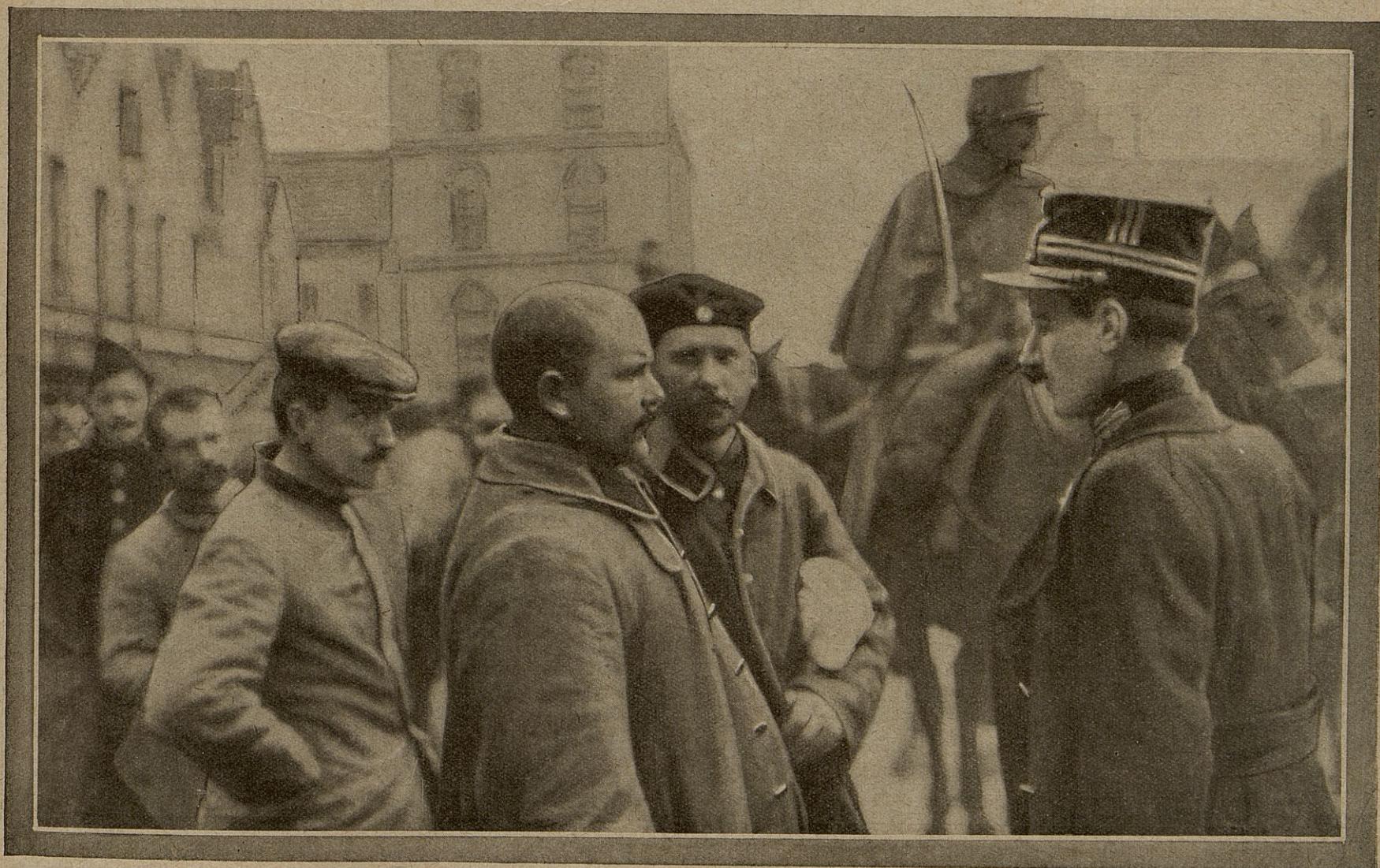


Nos fantassins, derrière la colonne en marche, poussent gaiement une petite voiture régimentaire qui porte une partie du bagage.
Et ils sourient à tout, car ils sont heureux de se battre pour reconquérir ce pays-là !

ON SE VOIT DE PRÈS !

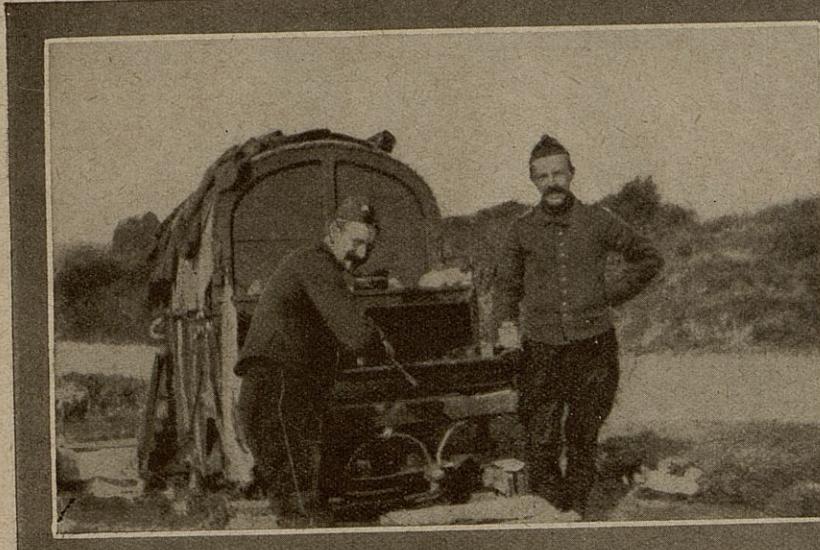


C'est peut-être la première fois que ces adversaires qui se combattent depuis trois mois se voient d'aussi près !

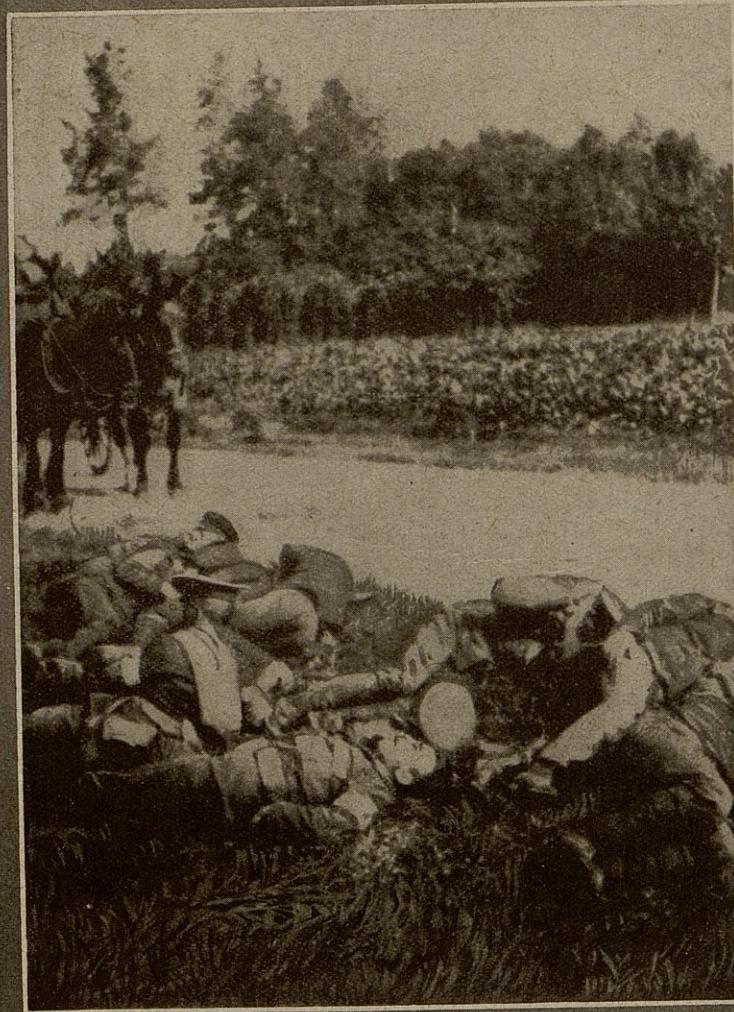


Et que doit-il se passer dans l'esprit de cet officier belge interrogeant ce prisonnier qui était peut-être parmi les pillards et les incendiaires de Louvain, de Malines, d'Aerschot !...

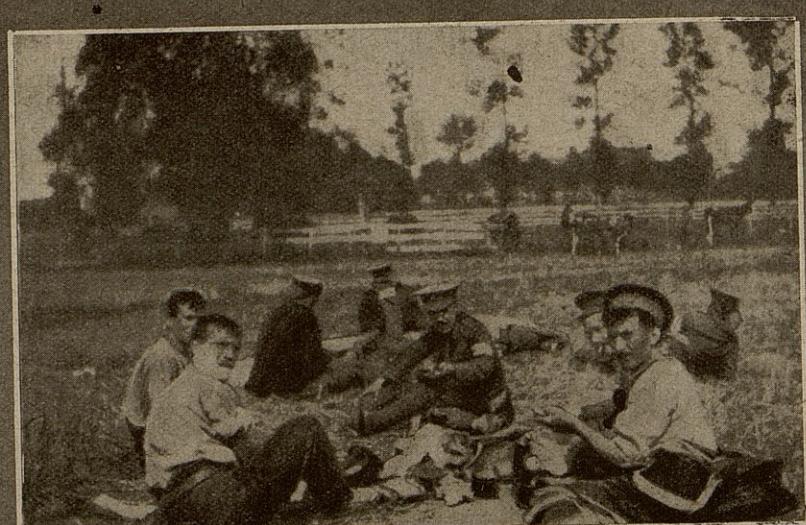
AVEC L'ARMÉE ANGLAISE



Les Anglais aiment le confort : on l'a souvent dit, et eux tout les premiers. Mais il y a une grande différence entre « confortable » et « mou ». La mollesse n'est point le fait de nos braves alliés. Si les simples soldats ou les chefs s'étendent quelquefois à l'abri d'un tas de fourrage pour écrire ou pour lire ; s'ils soignent attentivement leur cuisine et s'ils exigent que leur intendance mette toujours à leur disposition des vivres de premier choix ; s'ils dorment franchement sur l'herbe, au bord des routes, pendant les haltes, indifférents aux gens qui passent et aux voitures, tant qu'on ne les appelle pas pour une alerte ou pour un combat, ils n'en sont pas moins de rudes hommes et de fiers soldats. Entre beaucoup d'autres choses, que cette guerre nous aura enseignées, nous saurons mieux



apprécier, désormais, ces compagnons si braves et si gais, si différents des bons-hommes gourmés et brutaux que la légende avait créés. Les soldats anglais sont des alliés loyaux, de braves camarades, et on les trouve toujours prêts à se battre. Ajoutons qu'ils se transforment très vite et s'adaptent merveilleusement aux modes d'existence nouveaux créés par l'état de guerre. Qui donc reconnaîtrait le pâle Londonien, gauche et timide, dont les sergents recruteurs ont reçu l'engagement il y a quelques semaines, dans ce gaillard résolu, hardi et robuste qui arpente gravement les rues des villes ou les chemins de campagne, la main armée d'une badine quand elle ne tient pas le fusil, et le visage rose et rasé de frais. Tommy était un soldat sans le savoir. Il le sait maintenant.



Leur éducation sportive les a entraînés, en outre, à toutes les fatigues, à tous les exercices et le « camping » lui-même, si dur parfois, les trouve allègres et dispos.

Aussi, l'ennemi a-t-il fini par reconnaître que mieux valait ne se frotter aux Anglais que de très loin. Et les leçons qu'il a reçues lui ont inspiré, pour nos alliés, une estime soudaine.

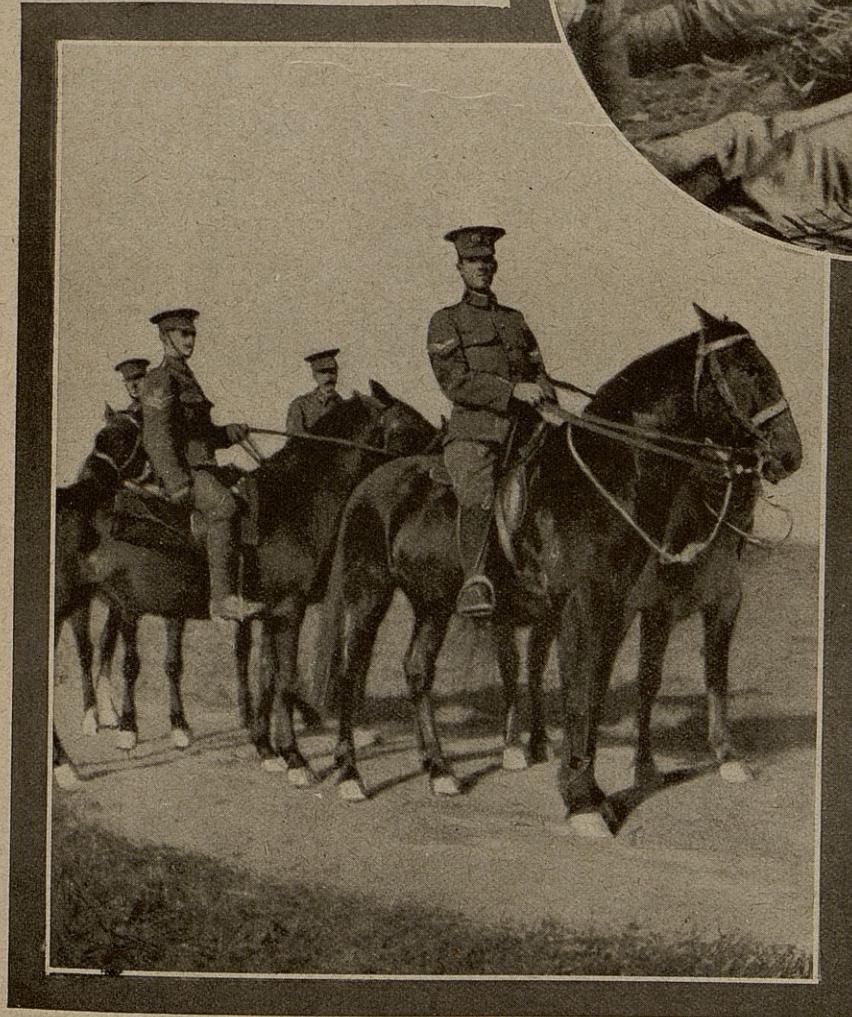
AVEC NOS ALLIÉS ANGLAIS



Convois d'artillerie ou convois de ravitaillement, c'est tout un chez les Anglais, au point de vue de l'ordre et du sens pratique. La belle tenue du train des équipages



égale la belle tenue des troupes elles-mêmes. Nos amis écossais apportent, dans la campagne actuelle, leur belle et pittoresque allure de montagnards.



Les Anglais sont de parfaits cavaliers, on le sait, et ils montent d'admirables chevaux. Témoin, ces sous-officiers de dragons royaux, dont l'allure martiale fait plaisir à voir et inspire le respect.



Et les services sanitaires de l'armée britannique ne le cèdent à aucun autre. Ils ont même pris la précaution, venant combattre les Allemands, d'arborer une croix rouge gigantesque.

TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS ET INDIENS



Ce fut une grande affaire, pour nos braves tirailleurs sénégalais que de s'accoutumer au sac, tel que le portent nos troupiers dans la métropole ! Là-bas, en Afrique, s'ils ont des fardeaux à porter, c'est sur leur tête qu'ils les posent en équilibre, ou bien, — le plus souvent, — c'est madame tirailleur qui s'en charge. Mais madame tirailleur n'a pas sa place accoutumée dans le convoi, quand on marche contre les Boches. Il a donc fallu s'habituer à un paquetage soigné. Nos colosses noirs s'y sont mis. Ils ont plié, roulé, bouclé de leur mieux cette



petite armoire individuelle qu'on leur donnait à remplir. Ils s'y sont repris à vingt fois ; mais enfin, s'aidant l'un l'autre, ils ont réussi à donner une tournure militaire à cette partie de leur équipement, et le grand gaillard qu'on voit ci-contre, examinant son camarade, réglementairement chargé, a pu dire :

Y en a bon !

Désormais, il ne répugnera plus à se charger lui-même d'un havresac. Et même, ce grand enfant y prendra un plaisir nouveau, puisqu'il ressemblera davantage à un guerrier blanc.



Quant à nos amis indiens, quoi qu'ils fassent et jusque dans les occupations les plus terre à terre, ils gardent l'exotisme de leur allure. En voici qui font sécher leurs tentes au soleil, avant de lever le camp : ils ont l'air de surveiller au loin la jungle, où d'attendre l'arrivée du rajah.

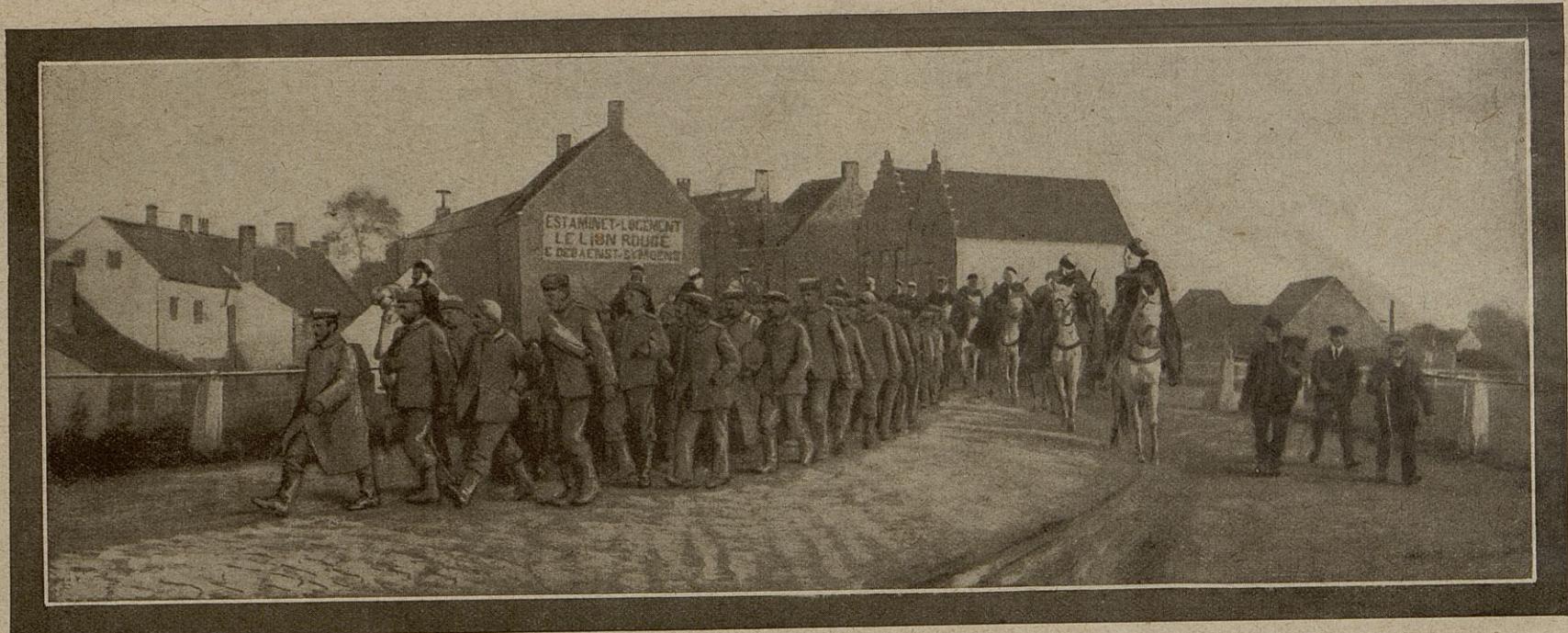
LA GUERRE NAVALE MODERNE



L'ATTAQUE D'UN PAQUEBOT PAR UN SOUS-MARIN

En dehors des combats navals, il arrive que des sous-marins allemands s'en prennent à des paquebots chargés de passagers. L'un de ceux qui avaient commis cet attentat contre le droit des gens a été coulé par un de nos torpilleurs, au large de Dunkerque.

SPECTACLES DU TEMPS DE GUERRE



Une colonne de prisonniers prussiens conduite à Furnes par un escadron de goumiers algériens : suprême humiliation pour les soldats de ce kaiser qui fit, il y a neuf ans, le voyage de Tanger.



Un groupe d'officiers belges auxquels le gouvernement français a décerné la croix de la Légion d'honneur.

Une popote mixte de fantassins et d'ambulanciers belges et français aux environs de Furnes.



En Flandre occidentale. Une compagnie de cyclistes au repos. On en voit qui, outre leur fusil, portent une pelle. C'est la guerre des tranchées, en effet, et il n'est pas d'armes plus familières à nos soldats que la bêche et la pioche.

LES A-CÔTÉ DE LA GUERRE



Un des bons moments de la guerre, c'est lorsque, pendant une accalmie, on peut prendre un air de soleil à la porte de sa maison souterraine.



Une des ennuyeuses corvées du métier, c'est quand il faut procéder au nettoyage de la batterie de cuisine, mais c'est une corvée indispensable.



Voici des prisonniers allemands qui n'ont pas l'air trop malheureux, qu'en pensez-vous ?



Ils prennent ou retrouvent des allures d'ouvriers plutôt que de soldats ; mais leurs figures n'ont rien de la cordialité des nôtres.



Quand ils ne sont pas en tenue de corvée, on retrouve la silhouette détestée des Boches.

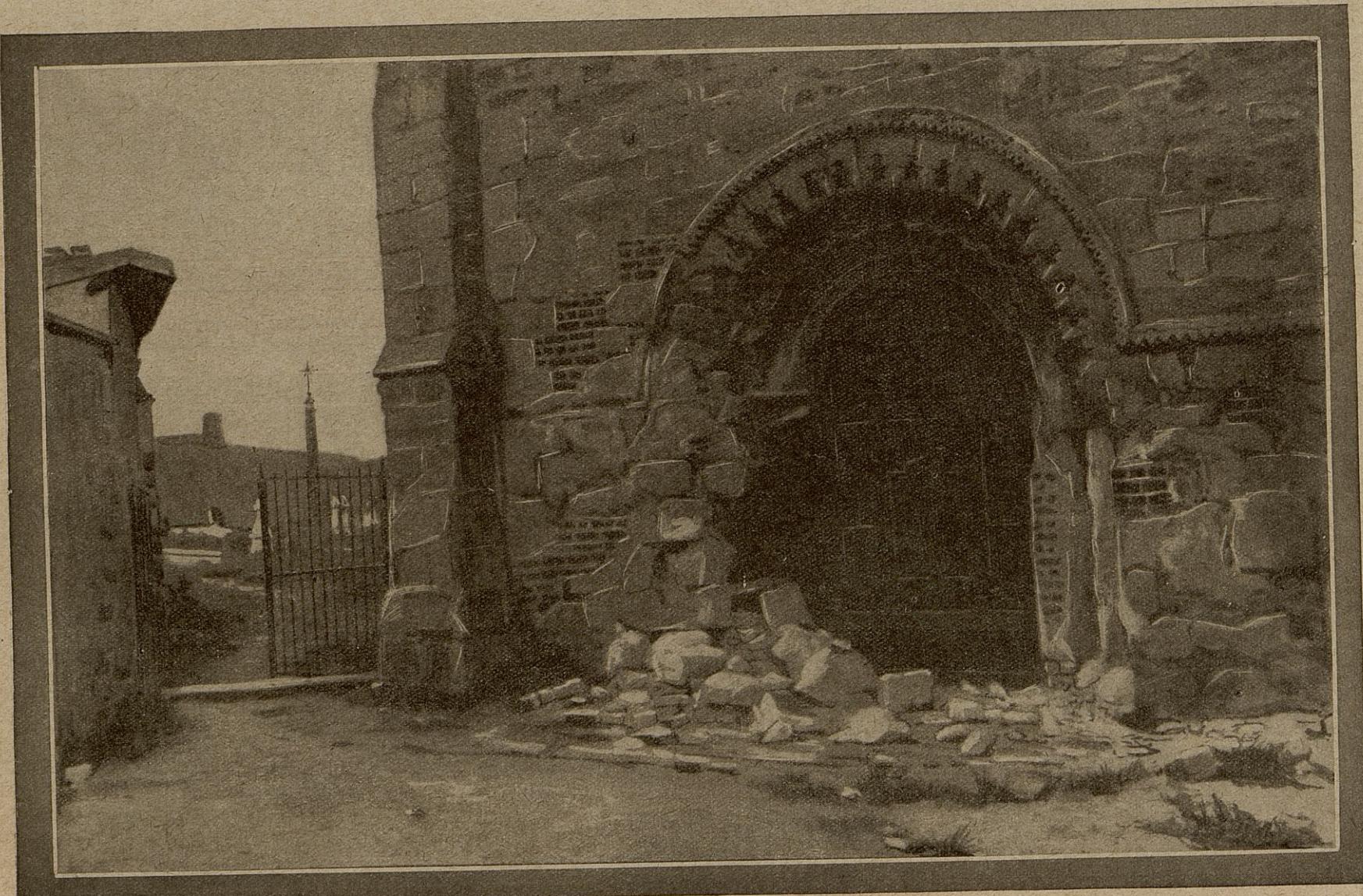


Parqués derrière des barrières, les uns donnent l'impression de brutes épaisses et cruelles, les autres de garnements.

LES CAPRICES DU FEU



Quand les Allemands incendent un hangar de ferme, avec du pétrole et des pastilles de poudre explosive, voici ce qu'ils en font. C'est à Nogeon, par Acy-en-Multien, dans l'Oise, qu'ils ont tordu, dans la flamme, ces charpentes de fer.



Et quand ils trouvent sur leur route, comme à Cuvergnon (Oise), une vénérable église de briques et de pierres, dont le portail roman rappelle curieusement l'influence arabe, voilà ce qu'ils en font !

UNE POPOTE DE TERRITORIAUX



Avant de laisser mettre le bœuf au pot, le sergent inspecte la viande. Et l'on peut être assuré que cette inspection n'est point une vaine formalité, car nos territoriaux sont des hommes qui ne s'en laissent point conter...



La table est un peu étroite pour tant de robustes appétits ; aussi quelques soldats se sont-ils servis sur leurs genoux, et l'un d'eux même a tout simplement posé à terre le « quart » où il boit.

TABLEAUX DE GUERRE

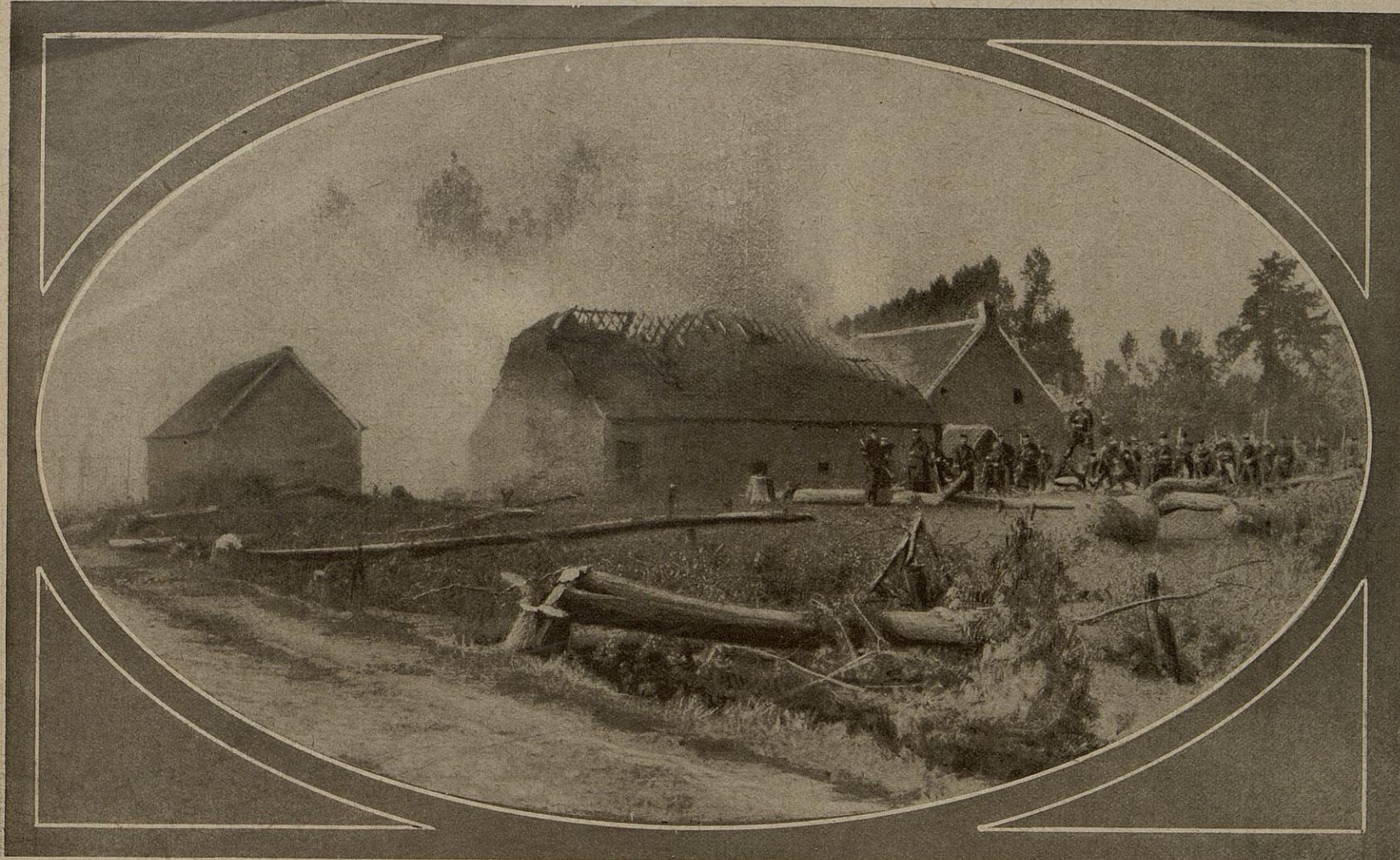


Un communiqué officiel nous a dit que, lorsque les Allemands entrèrent à Dixmude, l'infortuné village était en ruines. Le cliché ci-dessus a été pris quelques heures avant l'évacuation.



Quelle mélancolie dans ce paysage brumeux, où se développe le long convoi des troupes belges en retraite sur Ostende, après la chute d'Anvers ! Mais quel ordre aussi et quelle dignité dans cette marche des braves soldats d'Albert I^e vers de nouveaux combats !

L'ŒUVRE DE DESTRUCTION



A la Cappelle-aux-Bois, les Allemands, obligés de se retirer devant les troupes alliées, ont abattu les arbres et incendié tous les bâtiments de ferme. Belges et Français, dès leur arrivée, se sont employés de leur mieux pour éteindre l'incendie.

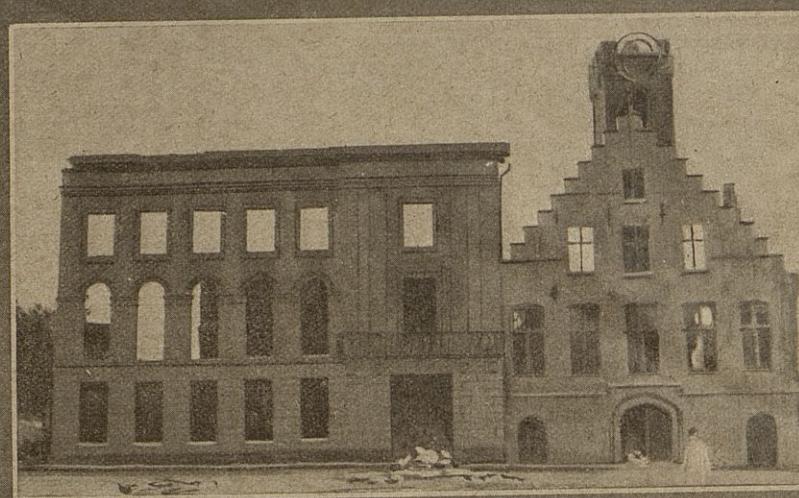


...Mais on n'éteint pas les incendies allemands ! Ils sont trop soigneusement préparés et entretenus avec trop de matières incendiaires. On sait, en effet, que non contents d'employer le pétrole, les soldats de Guillaume sont pourvus de pastilles de poudre comprimée qu'ils sèment, après les avoir allumées, dans les habitations à détruire.

LES RUINES DE TERMONDE



Un coin de la grande place, après le bombardement.



A gauche, le musée ; à droite, la caserne des pompiers.



VUE GENERALE DE LA GRANDE PLACE

Cette statue d'un grand homme d'Etat belge, que l'on voit au premier plan à droite, est demeurée intacte au milieu des ruines. Son geste impératif demeure. Il signifie qu'à cette même place où la horde a passé, le peuple actif et victorieux reviendra, que ces maisons seront relevées, que cette ville renaitra de ses cendres et que justice sera faite.



L'hôpital militaire.



Ce qu'il reste du beffroi.

LA BELGIQUE EN FRANCE



Tout le monde connaît l'exode, à la fois lamentable et glorieux, qui amena sur la terre de France les soldats en retraite, les paysans et les citadins dépouillés de leurs biens, et jusqu'au gouvernement belge, groupé tout entier autour de son noble roi. Rien de plus éloquent, dans sa simplicité, que ce premier cliché pris sur le passage de nos amis, de nos hôtes : ce sont des drapeaux et des soldats, — une musique militaire, même, — le tout symbolisant une armée toute prête pour les réparations prochaines.

Et voici, dans le médaillon, de pauvres gens, cherchant asile.



Sur la route, on voyait sans cesse, au cours de ces douloureuses journées, des scènes d'assistance mutuelle : des soldats s'aident les uns les autres, des blessés que soutenaient les valides, et jusqu'à un cycliste cédant sa machine à un camarade incapable de poser à terre son pied mutilé. Admirable solidarité des patriotes !



La carte à payer